

*BRISER L'ARMURE*  
*Du GHB à la pleine présence*

Collection Témoignages

dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue

© Mama Éditions (2024)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-552-4

Mama Éditions, c/o Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves

De la même autrice

*Petit Futé: Égypte*  
Petit Futé, 2024

*Petit Futé: Madagascar*  
Petit Futé, 2024

*Petit Futé: Tunisie*  
Petit Futé, 2023

*Réveil à Shanghai*  
Édition Samsa, 2022

*Amadou, L'étoile du Nord*  
Auto-édition, 2021

*Toulouse l'Essentiel*  
Éditions Nomades, 2015

*Guide Vert Toulouse,*  
Michelin Éditions, 2014

*Made in Taïwan*  
Jacques Flament Éditions, 2013

*La Chine à fleur de peau*  
Jacques Flament Éditions, 2011

Aurélie CROIZIERS DE LACVIVIER

# *BRISER L'ARMURE*

*Du GHB à la pleine présence*

Préface de  
Lucile Bellan

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.

Toute utilisation des informations contenues  
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

## PRÉFACE

J'ai connu Aurélie Croiziers de Lacvivier en septembre 2021 lors d'une résidence d'écriture. Nos parcours se confondaient alors. Il était question de passer de l'écriture du récit à la première personne au récit de fiction. Pour y arriver, il nous a fallu nous confronter à nos fantômes, elle aux siens et moi aux miens. À l'époque, où mûrissait en elle le récit de son histoire à Shanghai, Aurélie était une force de vie. Même face à ses pires démons, il me semble qu'elle n'a jamais fait autrement qu'aller vers la lumière. C'est ce qui m'a marquée dans cette rencontre. À l'époque aussi, elle appréhendait tout juste son magnétisme et sa position de guérisseuse. J'ai eu la chance de passer entre ses mains alors que je ne savais plus vers qui me tourner. J'ai été soulagée par sa confiance, par l'énergie qu'elle mettait à apaiser mes douleurs. Comme dans *Briser l'armure* où il est primordial de croiser des humanités douces et enveloppantes, elle a été pour moi cette humanité-là. Et elle l'est encore.

Dans son récit de ces vingt-quatre heures d'horreur à Shanghai, Aurélie ne s'épargne et ne nous épargne rien. Elle partage cette histoire qui est la sienne avec le brouillard qui a recouvert le présent autant que le souvenir. Elle investit et elle assume de n'avoir parfois pas de réponse. Avec le temps et les rencontres révélatrices, elle

s'arrogent pourtant le droit d'écrire son histoire, de combler les blancs, d'écouter les réminiscences de son corps. Ils sont rares les témoignages sur les agressions sexuelles et les viols au GHB. À cause de la honte, à cause du regard des autres, mais principalement à cause du flou qui règne sur les souvenirs. Que raconter quand on ne sait pas ? On peut raconter l'après, les difficultés, avec la justice, avec ses proches. On peut raconter les thérapies et les tentatives d'aller mieux. On peut raconter la reconstruction après avoir été brisée. C'est le même silence qui entoure encore les viols conjugaux, malgré les différentes vagues féministes de libération de la parole.

Certaines choisissent de se tourner vers la violence et les expéditions punitives ; d'autres vers la justice, même si elles ne se font pas d'illusions ; d'autres encore vers des activités de reconquête de soi. Aurélie est de celles-là. Sa reconstruction est tournée vers le monde, vers les rencontres, vers le dialogue. Et en même temps, elle entre à l'intérieur d'elle-même, pour mieux faire briller sa lumière. Briser l'armure, c'est aussi se regarder en face et écouter son cœur.

Aurélie évoque également l'importance de la colère. Un sentiment que de nombreuses femmes et de nombreuses féministes cherchent à se réapproprier. Ça aussi, elle ne l'occulte pas. Sa colère, elle la partage. Et elle la transforme. Écrire lui a permis de se reconstruire, et moi je crois à l'importance que ses mots peuvent revêtir pour d'autres, pour celles qui se battent encore avec les souvenirs, qui ne savent pas où elles en sont et qui elles sont, pour celles même qui ne savent pas encore ce qu'elles ont vécu. Les récits comme le sien sont nécessaires et primor-

diaux. Ils donnent le courage à d'autres de parler et de se faire aider parfois. Ils donnent de l'espoir. Ils racontent la vie d'après. Parce qu'il y a bien une vie après les fêlures et les blessures, et il faut le rappeler encore et encore.

Aurélie cultive sa spiritualité. C'est une piste à envisager autant que la pratique de la boxe ou de la randonnée en solitaire. Ces pratiques qui soulagent se rapprochent d'ailleurs d'une forme de méditation et d'empouvoirement. Et ces découvertes d'Aurélie, celles qui la portent et la transcendent, sont aussi légitimes que d'autres. Qu'on y adhère ou pas, il s'agit surtout de s'accompagner, de s'appréhender avec bienveillance, d'être capable à nouveau de s'inventer un futur, d'écrire sa vie.

*Briser l'armure* est le récit d'une femme apaisée, d'une femme forte de ses expériences, positives comme négatives. Il vient dire qu'on grandit de ces expériences-là, qu'elles ne nous définissent pas, qu'on fait ce qu'on peut, et c'est très bien comme ça. C'est un récit aussi dur que beau. C'est un portrait de femme qui, comme beaucoup, mérite qu'on la rencontre. Je crois d'ailleurs que toutes les femmes méritent qu'on les entende et qu'on entende leurs histoires.

Aurélie ne cherche l'approbation de personne. Elle est, tout simplement. Elle ressent et elle écrit, c'est sa façon à elle d'exister. Dans nos mains désormais le pouvoir de la lire et de la comprendre.

Lucile Bellan  
Journaliste, podcasteuse, autrice

## AVANT-PROPOS

Je me suis réveillée dans une nuit sans mémoire. Bien plus tard, trop tard, je compris que j'avais été droguée au GHB.

Mes mains et mon cœur tremblent. Vais-je réussir à trouver les mots justes? Chaque nouvelle page blanche me réapprend à écrire, et cette fois-ci plus que jamais. Je choisis de ne plus me cacher derrière des personnages fictifs: je m'appête à partager sans fard la part la plus douloureuse de mon histoire.

Treize années sont passées et il est temps de témoigner. Quels furent les suites, les conséquences, les avancées, les reculades, les peurs, les prises de conscience, les échecs, les petites victoires. Quel fut le chemin.

Le mouvement #metoo a libéré bien des paroles. J'admiraient tellement celles qui osaient parler. Quel courage! Je frémissais pour elles aussi. N'allaient-elles pas s'attirer plus de foudre encore, alors qu'elles avaient déjà dû se relever de tant d'épreuves?

C'est en partie grâce à ce mouvement que j'eus le cœur et le courage de publier *Réveil à Shanghai*, ce roman inspiré en partie de mon histoire. Sans être une autofiction, j'ajoutai un épilogue de trois pages racontant avec fidélité les grandes lignes de mon agression. Elle peut se résumer ainsi: le 31 décembre 2009, à Shanghai, j'ai été victime de

la drogue du violeur, le GHB. J'ai eu une amnésie totale de plusieurs heures et mon conjoint, loin de saisir ma détresse, m'a violée le lendemain de cette agression.

Je me souviens avoir tellement tremblé lors de la sortie de mon roman. Le monde allait savoir ce qu'il m'était arrivé. Je ne craignais pas les éventuelles critiques sur mon ouvrage, mais le jugement sur mon expérience. *Ils vont savoir*. Ce chuchotement à peine audible, mais ô combien gênant, m'accompagna les jours suivant la publication.

Je mis en œuvre toutes mes pratiques pour accueillir du mieux possible mes émotions mêlées, et la Terre ne s'arrêta pas de tourner.

Elle trembla pourtant sous mes pieds lors de la parution d'une critique sur un grand site d'actualités. Mon interview vidéo avait été réalisée avec brio : respect de ma parole, montage poignant mais juste, mise en avant de mon partage d'expérience autour du GHB autant que de mon travail d'écriture. Une brillante journaliste, mon amie Lucile Bellan, tenait la caméra et j'avais toute confiance.

Lors de la sortie sur le site de Yahoo, la personne responsable de la page d'accueil a probablement voulu trouver le meilleur titre pour que les internautes cliquent sur l'article. *Le lendemain de son agression, son conjoint la viole* fut le titre choisi.

Adieu bienveillance et ton juste. Je n'avais pas été informée de la parution de cet article : une proche me l'apprit en m'envoyant par message la capture d'écran du site, accompagnée de son effarement en quelques signes. Lucile n'y put rien.

La Terre trembla sous mes pieds.

Je me sentis dépossédée de mon roman comme de mon témoignage.

Il me fallut reprendre pied. Et finalement décider : ce serait bien la dernière fois qu'on se permettrait de parler de mon histoire à ma place. Merci, cher éditeur de site peu délicat à l'égard de ma parole, grâce à toi, ma décision fut prise : j'allais raconter mon chemin et nul ne pourrait déformer ma parole.

Ainsi naquit ce récit.

## CHAPITRE 1

Le 1<sup>er</sup> janvier 2010

*Le 31 décembre 2009, j'ai été droguée par un inconnu et mon être a été violé.*

*Le lendemain, après des heures d'amnésie chimique puis d'égarément dans un demi-éveil, j'ai retrouvé mon conjoint d'alors à mon domicile. Ni lui ni moi n'avions saisi que j'avais été droguée et il a présumé que j'étais en état d'ébriété. Il m'a harcelée pour savoir si je l'avais trompé pendant ces heures d'absence. Il ne m'a pas soutenue, au moment de mon existence où j'avais le plus besoin d'aide. Au contraire, déduisant que je m'étais soûlée, il m'a culpabilisée et m'a enfoncée plus encore. Alors que j'étais toujours sous l'effet de la drogue et dans un état de sidération absolue, nous avons eu un rapport sexuel non consenti, aujourd'hui justement nommé « viol conjugal ».*

*J'ai été violée deux fois et l'écriture de ce roman m'a permis de raconter l'inracontable.*

Ces lignes sont l'épilogue du roman *Réveil à Shanghai*. Je souhaite être ici plus précise et narrer ce qui fut la plus grande épreuve de ma vie.

Je vivais en Chine depuis six mois déjà. Jeunes expatriés, mon compagnon et moi y avons déménagé sans date de retour. Pourquoi la Chine ? Je travaillais dans les échanges culturels et touristiques depuis cinq années, j'avais commencé à apprendre le mandarin et j'y avais voyagé plusieurs fois. La crise des *subprimes* avait provoqué un plan social dans l'entreprise parisienne qui m'employait et, plutôt que de déprimer dans l'ambiance pesante de crise économique, nous avons décidé de vivre à l'étranger. Mon conjoint, qui travaillait dans les Travaux publics, n'eut aucun mal à trouver un emploi. Je me résolus, pour ma part, à en chercher un sur place. Nous avons, dans un premier temps, vécu tous deux dans la *petite* ville de Changzhou, située dans l'arrière-pays de Shanghai, avec ses cinq millions d'habitants. Nous étions une trentaine d'Occidentaux à peine dans toute la cité et j'y dénichai rapidement un poste de professeure dans l'unique école internationale. Au bout de quelques mois, je me suis mise à chercher un emploi plus proche de mon objectif : connaître la Chine et les Chinois, et je devins acheteuse dans un bureau d'achats. Ce n'était pas une vocation, mais ce travail me promettait de me plonger dans la Chine de la mondialisation, avec ses visites d'usines aux quatre coins du pays et ses négociations avec les fournisseurs, et donc de comprendre un peu mieux ce pays, si complexe.

Je déménageai à Shanghai le 1<sup>er</sup> décembre 2009. Mon conjoint et moi avons prévu de faire régulièrement des allers-retours entre nos deux lieux de résidence, séparés d'à peine deux heures de train.

Nos week-ends étaient festifs. Âgés de 28 et 29 ans, nous sortions plusieurs fois par semaine dans des boîtes

de nuit, à des adresses plutôt huppées : bars pour expatriés et autres lounges de luxueux hôtels. Nos soirées étaient souvent alcoolisées, et je vécus de grandes ébriétés.

Pour ce 31 décembre 2009, nous avons prévu de longue date de nous rendre à une soirée organisée par l'hôtel Marriott de Shanghai, l'un des plus prestigieux établissements de la ville. Sa salle de réception donnait sur la place principale de Shanghai et les soirées y étaient très courues. Nous étions en nombre. Mon compagnon avait convié deux amis venant de France pour les vacances et trois copains de Changzhou – un couple de Tchèques et une Zimbabwéenne – étaient aussi de la partie. Le réveillon avait commencé au restaurant le Guyi, une de mes tables préférées à Shanghai, où l'on se délectait de plats pimentés de la province du Hunan.

Nous sommes ensuite arrivés au Marriott. La fête était grandiose. Le thème de la réception était l'or, et tout était exubérant. Nos billets d'entrée, achetés chacun autour de cent euros, près d'un salaire mensuel pour un ouvrier des campagnes, nous donnaient droit à de l'alcool à volonté. Je me souviens d'avoir bu uniquement du champagne et d'avoir beaucoup dansé sur la piste principale avec mes amies, Pavla, la Tchèque, et Tafie, la Zimbabwéenne. Je me souviens encore d'avoir levé ma coupe pour célébrer les douze coups de minuit et avoir posé mon verre sur le bord de ladite piste de danse.

Puis, plus rien.

Le vide absolu.

Jusqu'au réveil.



La scène inaugurale de *Réveil à Shanghai* est autobiographique. Bloc engourdi, mains de glace, paupières scellées, frissons, aucun repère, nausée, lourdeur, engourdissement.

Blanc. Nouveau réveil. Identique torpeur. Blanc et nouveau réveil.

Je me suis endormie et réveillée ainsi plusieurs fois.

Quand j'avais 17 ans, j'avais subi une anesthésie générale pour une intervention bénigne. À Shanghai, mon sentiment d'hébétude était similaire à celui vécu à ce moment-là.

Plus tard, et il m'est impossible aujourd'hui encore de savoir si ce sont des minutes ou des heures qui se sont écoulées, je réussis à me mouvoir légèrement. Une fois redressée, je regardai autour de moi : je ne savais pas où j'étais. À la grande différence de mon réveil post-anesthésie, je n'avais aucun repère : j'étais dans un lieu à Shanghai qui me restera toujours inconnu. Je me souviens d'éclairages bleus qui ne pouvaient être que ceux de la Yan'an Lu, l'autoroute qui traverse Shanghai d'est en ouest. J'étais dans un salon de massage du centre-ville. Trois femmes chinoises, à l'air ébahi, se trouvaient près de moi dans ce modeste lieu, un de ces salons répandus en Chine et qui restent ouverts 24 heures sur 24, sans connotation sexuelle. Me réveiller et me rendormir ainsi, sans repères externes ou même internes – mon horloge biologique étant saccagée –, fut un effroi sans limite.

Plus tard encore, je recouvrai mes esprits. Je n'avais qu'une idée fixe, rentrer à la maison. Je compris alors que je n'avais pas mes affaires sur moi : mes collants, ma jupe et mon t-shirt étaient en place, mais je n'avais ni sac

ni manteau. Donc ni clé ni portable. J'étais en Chine et je venais de déménager à Shanghai quelques jours plus tôt. Par bonheur, je me souvenais de l'adresse, et je m'en souviens encore : *jing an qu, wulumu qi lu*. Je pus demander, beaucoup plus tard sans doute, à me faire raccompagner.

Je ne sais combien de temps s'est écoulé entre le premier réveil et le retour à mon appartement, à la fin de la nuit. Je sais que les dames du salon, et le gardien de l'immeuble – qui finalement me ramena –, me scrutèrent avec des yeux médusés, sans s'interrompre un seul instant. Je sais aussi que je n'ai pas éprouvé de chaleur humaine en leur compagnie et que je me suis au contraire sentie perdue comme cela ne m'était jamais arrivé. Il ne me tardait qu'une chose, rentrer chez moi et y trouver refuge. Ce n'est pas ce qui s'est passé.

J'avais emménagé dans un petit appartement du centre-ville quelques semaines plus tôt. Le logement était ancien, situé à l'étage supérieur d'un modeste immeuble, avec tous les murs parés de bois. Des ouvriers-migrants, si fréquents dans la construction de la frénétique Shanghai, résidaient de l'autre côté du palier.

En traversant une Shanghai nocturne lors d'un trajet dont j'étais incapable de me souvenir, je n'avais qu'une hâte : être chez moi, être enfin rassurée.

Je sonnai, la porte s'ouvrit. Les deux amis de mon conjoint venus de France se tenaient face à moi. Leur visage se figea à ma vue. Aucune chaleur, aucune embrassade, aucun mot aimable. Stupéfaction de part et d'autre du montant de la porte. Je compris leur réaction quelques

secondes plus tard face au miroir de ma salle de bains: j'avais une énorme bosse au niveau du sourcil gauche et une partie de la figure en sang.

Ils téléphonèrent pour moi à mon compagnon, qui me dit pour tout accueil, avant de nous rejoindre: *Qu'est-ce que t'as fait? Ça fait des heures qu'on te cherche!*

La suite est confuse. Elle ne l'est pas parce que je l'écris des années plus tard, elle l'était tout autant quelques jours après le drame: la drogue et ses effets n'en avaient probablement pas fini avec moi.

Mon conjoint ne m'a ni accueillie ni embrassée. Peut-être était-il inquiet, mais c'est sa colère qui prit le dessus. *C'était qui ce mec? T'as couché avec lui?*

Il me raconta sur le coup, ou peut-être les jours suivants, ce qu'il avait reconstitué de la soirée. Après m'avoir souhaité la bonne année, il pensait que j'étais restée sur la piste à danser avec mes amies Pavla et Tafie. De son côté, Pavla était persuadée que j'étais avec lui, à table, à boire des verres. Il ne m'avait plus aperçue après minuit, mais il ne s'était pas inquiété. Il était deux heures du matin quand il vit de nouveau Pavla, en allant aux toilettes. Elle venait d'y passer un temps assez long et nous avons compris, après coup, qu'elle-même avait été victime d'une amnésie qu'elle eut la chance de vivre dans l'enceinte de l'hôtel.

Ils saisirent alors que je n'étais ni avec les uns, ni avec les autres. Ils ont commencé à me chercher et se sont inquiétés pour de bon quand ils ont trouvé mes affaires posées sur la banquette. Ils m'ont cherchée partout dans les salles communes de l'hôtel et ont demandé à regarder les bandes de vidéos de surveillance du Marriott. Ce qui

fut accordé à mon conjoint. Il me vit de dos, faire la queue de taxis à la sortie de l'hôtel, dans les bras d'un homme qu'on ne peut identifier, puis on me perdit sur l'image. Je revins toute seule une heure plus tard dans cette même zone. Puis on ne me vit plus sur les bandes. Trente minutes plus tard, je quittai de nouveau l'hôtel, seule. On me perdit alors pour de bon à l'image.

Aujourd'hui encore, c'est l'unique reconstitution que j'ai de cette soirée. Dérangeant sentiment que celui de ne pas s'appartenir.

Une pause est nécessaire dans ce récit déjà difficile à suivre.

Lorsque j'étais au début de l'écriture de ces pages, en pleine plongée dans ces souvenirs qui sont les plus douloureux de ma vie, une partie de mes textes avait disparu. Plusieurs paragraphes furent effacés. En treize années d'écriture quotidienne sur Word, cela ne m'est jamais arrivé d'effacer ainsi un ou plusieurs chapitres. Je m'en suis rendu compte à chaud, voulant relire une heure plus tard ce que j'avais rédigé. Malgré moult tentatives de retrouver d'éventuelles sauvegardes, je dus me rendre à l'évidence: les souvenirs difficilement rassemblés s'étaient évanouis. Je ne crois plus au hasard depuis quelque temps déjà. Devais-je y lire une invitation à narrer mon histoire différemment? Ou à l'approfondir peut-être... Ce que je finis par faire.

Revenons donc au récit.

La suite de cette fin de nuit, ou de ce petit matin du 1<sup>er</sup> janvier 2010, est, elle aussi, confuse.

Mon conjoint était froid et irascible, ses deux amis stupéfaits, et je n'étais que l'ombre de moi-même. Dissociation traumatique ? Ce fut peut-être même mon état à ce moment-là et les jours qui suivirent. Au réveil, dans le salon de massage, je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi et être rassurée. Arrivée à mon appartement, je n'eus affaire qu'à la méfiance et la colère de mon conjoint.

Je me souviens précisément d'une image, vécue comme si j'étais extérieure à la scène. Il est peut-être 5 ou 6 heures du matin, nous sommes tous les quatre, mon conjoint, ses deux amis et moi, assis autour de la table de la cuisine, et je ne comprends pas ce qu'il se passe. Mon corps est bien là, mais je ne saisis rien. Nous parlons, nous essayons de mettre du sens. Je suppose que l'un des trois m'aide à me nettoyer le visage. Je suppose que, fatigués, nous finissons par décider qu'il est plus sage d'aller dormir. Je suppose que je m'endors. Je sais en revanche, dans chacune de mes cellules, que mon corps n'a pas été réconforté, rassuré ou apaisé un seul instant par aucune main amie ou amoureuse.

Je me souviens précisément d'une autre situation, qui survint un peu plus tard et que de nouveau je visualise de l'extérieur. Mon corps a vécu la scène, mais pas mon esprit. Il m'a fallu onze années pour poser les mots justes. Mon compagnon et moi avions probablement dormi quelques heures. Il faisait jour. Tous les murs de notre étroite chambre étaient parés de boiseries. Nous eûmes un rapport sexuel. Je me souviens uniquement de l'image vue de haut : son corps sur mon corps et le lambris autour de nous.

Avait-il besoin de se rassurer sur sa virilité ou sur ma fidélité ? Cette question posée bien plus tard restera à jamais sans réponse. Mon corps a vécu ce rapport, mon esprit n'était plus là. Il m'a fallu tout un chemin, celui que je vais vous raconter dans ces pages, pour nommer, onze années plus tard, ce rapport intime *viol conjugal*.

*Avez-vous dit non ?* demande-t-on aux victimes de viol. Comment dire non quand on est sous l'influence de substance chimique ? Comment dire non en état de choc traumatique ? Comment dire non en état de sidération ? Comment dire non quand son esprit est loin, si loin de son corps ?

Quelques heures plus tard encore, je dus prendre soin de l'hématome situé au-dessus de mon œil gauche. Je ne me rappelais absolument pas comment il était apparu. Je ne me souviens pas d'avoir souffert, mais il était mal placé, et par conséquent, je devais consulter.

Mon conjoint ne jugea pas nécessaire de m'accompagner et je pris seule un taxi pour trouver un hôpital en ce jour férié. Je n'avais jamais eu affaire à des problèmes de santé en Chine et ne savais comment procéder. Une connaissance française, vivant à Shanghai depuis plus longtemps que moi, me donna par téléphone l'adresse d'un établissement ouvert ce jour-là. Ce n'était pas le standing occidental, mais ils pouvaient me recevoir.

Là encore, mes souvenirs flottent. On m'admit entre anglais et mandarin, on me soigna froidement, je crois. Mais on s'occupait assez bien de moi pour que la blessure, située sur mon sourcil gauche et mesurant cinq centimètres, cicatrise parfaitement. Taxi ? Métro ? Marche ?